

DE LA PHENOMENOLOGIE

Afin de faire découvrir à nos lecteurs la phénoménologie, nous avons cherché quelle serait la meilleure référence à choisir. Nous avons écarté d'emblée toute revue générale, comme ne permettant pas d'intuitionner assez familièrement les problèmes et, pour la même raison, il nous a semblé que tenter d'exposer le développement historique et la trajectoire de la recherche phénoménologique en psychopathologie, depuis les premiers travaux de Jaspers jusqu'à nos jours, risquait d'être une entreprise vouée à l'échec. D'ailleurs, dans le premier volume de mai 1922 du *Zentralblatt f. die ges. N. u. P.* on trouve, sous la plume de Kronfeld, une revue générale très complète rassemblant les travaux de phénoménologie et de psychopathologie les plus importants jusqu'à aujourd'hui, ainsi que les diverses considérations et points de vue les plus essentiels. De telles revues permettent d'apporter, en un court exposé, des connaissances générales sur un certain domaine de la vie scientifique actuelle.

Tout à l'opposé et par un classement encore élémentaire, nous pouvons faire connaître les rapports décisifs qui veulent parvenir à un jugement définitif en présupposant une connaissance générale des lecteurs. On ne peut atteindre une telle certitude scientifique que par référence à des époques, personnalités ou écoles scientifiques passées. Nous citerons en exemple d'un de ces travaux décisifs classiques celui de Liepmann : *Wernickes Einfluss auf die klinische Psychiatrie* (L'influence de Wernicke sur la psychiatrie clinique, 1911). Contrairement à ces deux types de rapports, nous nous limiterons à transmettre une connaissance provisoire ; elle n'aidera pas à acquérir une connaissance parfaite de quelque chose ni à obtenir un jugement définitif sur quelque chose. Sa tâche est bien plus de faire briller l'objet d'observation de façon aussi intuitive (*anschaulich* *) que possible et de l'amener ainsi aussi proche et clair que possible au regard « spirituel » (*geistig* *) de l'observateur.

Prétendre à l'intégralité dans un rapport, contrairement à ce qui se passe pour la conférence, doit nous amener à le réaliser

ici dans une intégrale intuitivité (*Anschaulichkeit* *). Tout chercheur qui s'est accroché à ce problème sait combien cette prétention est difficile à satisfaire dans le domaine de la phénoménologie.

Puisque notre rapport s'adresse particulièrement aux psychiatres, nous considérons que la meilleure intuitivité sera réalisée lorsque les liens de la phénoménologie (représentant une science eidétique ou essentielle) à la psychologie et à la psychopathologie (représentant une science empirique) seront amenés au premier plan. La phénoménologie tire de ces seuls liens l'intérêt grandissant que les psychiatres lui portent depuis une douzaine d'années.

I. SCIENCE NATURELLE ET PHÉNOMÉNOLOGIE

Le savant naturaliste se voit, comme l'être humain en général, introduit dans un monde de choses (*Ding* *) et d'événements physiques, de processus, dans le mouvement desquels il se sait lui-même objet (*Gegenstand* *) actif et passif.

Depuis le fond des âges, ce monde est divisé en un monde de faits physiques (*körperlich* *) et psychiques (*seelisch* *) dont l'ensemble constitue, cependant, une nature unique à laquelle ils appartiennent.

La connaissance que nous avons de ces deux mondes s'effectue au moyen de la seule perception sensorielle (externe ou interne). La science naturelle ne connaît aucun autre mode de prise de connaissance directe ou primaire. La voie la plus large de la connaissance ou de la *méthode de connaissance*, se présente ici de telle façon que l'objet perçu, physique ou psychique, le processus perçu se décompose effectivement en ses particularités, ses éléments ou ses fonctions et l'on tient un objet pour scientifiquement appréhendé quand il peut être conçu ou expliqué par la somme de ces particularités, éléments ou fonctions. Il serait, cependant, aussi indispensable que l'expression « être perçu » soit valable et sûre chaque fois qu'une perception nouvelle dévoile un progrès de l'entendement (*Verstand* *) qui analyse et abstrait ; toute explication ne doit donc être considérée comme idéale par la science naturelle que si le processus ou l'objet à expliquer se révèle réellement par l'étant donné (*Vorhandensein* *) de ses fonctions partielles ou de ses éléments constitutifs, nous le dirons alors : perçu. Un objet est donc expliqué selon la science naturelle, lorsque l'on peut affirmer que les conditions de son origine sont bien démontrées.

Il existe cependant des êtres qui savent qu'en dehors de la

simple perception il existe un autre mode de prise de connaissance ou d'expérience directe et qu'à côté d'une décomposition du concept en éléments isolés il existe un mode d'expérience bien plus original et totalement spirituel (*geistig* *). A ces êtres appartiennent les authentiques artistes et quand Flaubert explique : « A force de regarder un caillou, un animal, un tableau, je me suis senti y entrer »¹, il montre bien qu'il connaît ce mode d'expérience spirituelle et qu'il exprime alors, en quelques mots, le principe fondamental de toute phénoménologie.

Ainsi, considérer, regarder, et regarder encore, a comme résultat une « possibilité d'incorporation » dans l'objet considéré (animé ou non animé, naturel ou fabriqué).

Cela est encore vague et nous tenons à attirer davantage l'attention sur l'état de choses (*Sachverhalt* *) qui suit. Quand Franz Marc, peintre génial, peint des chevaux bleus, il montre une particularité de cet animal qu'on ne retrouve jamais dans la nature, une particularité qui ne peut jamais être perçue et, malgré tout, il a vu quelque chose et l'a exprimé ; il ne voulait justement pas représenter l'imitation la plus fidèle de la nature (qui tombe sous le sens) mais bien l'« essence » (*Wesen* *) propre au cheval, la généralité, l'abstraction du cheval, le contraire de tel cheval particulier fait de telle ou telle façon. Marc n'a pas peint un certain cheval galopant dans la nature, mais il a représenté l'*essence* de ce qui ressemble au cheval. Il n'a pas non plus peint certains chevreuils dans leur état unique, singulier, mais bien le caractère essentiel du chevreuil, que nous ne rencontrons pas dans l'espèce zoologique du chevreuil, dans la nature, mais que nous reconnaissions par exemple chez une jeune fille, à sa démarche ou à son œil, qui a « quelque chose du chevreuil ».

Van Gogh, lui aussi, quand il peint un arbre fouetté par le vent, ou un champ de blé, ne voit pas, comme il l'a lui-même écrit, « un arbre existant dans la nature » mais un drame ; dans le jeune blé, il ne voit pas seulement les épis en particulier, mais « quelque chose d'inexprimablement pur et doux », semblable par exemple à l'expression « d'un petit enfant endormi » (*Lettre à son frère Théo*). Le même phénomène, il le voit dans un arbre luttant avec le vent, comme un homme avec son destin (drame), ou encore, la pureté et la douceur dans le jeune blé comme dans un enfant qui dort. Il le voit tout en ne le percevant pas par les sens, ce n'est pas une vision de l'œil mais une prise de connaissance directe, un regard qui ne doit rien à la persuasion des sens, mais qui est, peut-être, un dépassement de cette certitude

1. Correspondance.

immédiate et dont il peut faire partager la vue intuitive (*Schau* *) à celui qui possède un « organe » spirituellement capable de le voir.

Et dans l'art littéraire ! Dostoïewski a décrit dans son *Double* l'apparition d'une psychose comme cela ne se rencontre jamais en clinique ; il l'a complètement défigurée au sens de la clinique ou de la science naturelle. Et, cependant, il y a vu et il en a exprimé ce que de nombreux malades nous ont décrit avoir ressenti au début de leur psychose ou, rétrospectivement, après la guérison de celle-ci, chose que l'on n'avait jamais décrite dans toute la littérature psychiatrique de façon aussi adéquate, le phénomène du « devenir-fou » au plein sens du terme, c'est-à-dire le « devenir-déplacé »² du moi hors de son lieu familier, le « devenir-prisonnier » d'un ordre nouveau inévitable, inconnu et angoissant, pour employer l'expression d'un de nos malades.

Pour les amateurs de musique, je puis en tirer un exemple encore plus important pour montrer qu'une vision et une représentation peuvent ne pas être une vision et une représentation sensorielles. Qui, mieux que Debussy, n'a saisi le caractère essentiel de la pagode ? Ou encore, l'essence d'une simple vision, celle de la cathédrale engloutie ? Et n'a-t-il pas parfaitement capté dans sa musique l'essence même des rayons du soleil jouant sur le clair feuillage d'un hêtre, tout comme Flaubert l'avait fait dans un passage bien connu de sa *Madame Bovary* ?

Nous avons montré ces exemples pris au domaine de l'art, en désirant donner un premier aperçu sur le vaste domaine que la phénoménologie est en train de conquérir. Non pas que nous défendions l'idée que la phénoménologie soit de l'art, que l'analyse phénoménologique soit une sorte d'intuition et d'activité artistique purement subjective, erreur nettement exprimée il y a encore très peu de temps dans la lettre ouverte de Birnbaum à Jaspers — *Zeitschr. f.d.ges. N. u. Psychiatr.* 77, 509 —, non, ce à quoi nous avons voulu rendre attentif et ce qui, une fois pour toutes, doit être reconnu avant que nous envisagions les questions de détail, c'est que notre prise de connaissance intuitive et directe s'étend infiniment au-delà de la fonction et du domaine de la perception sensorielle. Il existe de grandes, d'immenses régions d'objets (*Gegenstandsgebiete* *) que la perception sensorielle ne peut atteindre et dont, pourtant, nous recevons une connaissance évidente que nous utilisons ; oui, nous pouvons dire qu'à chaque région d'objets on trouve un acte correspon-

(2) *Verrückt* = fou ; signifie, au sens propre, « déplacé », « poussé dehors », « dérangé ». De même, en français, familièrement, « être fou » = « être dérangé », « déplacé », « toqué », « cinglé ». (N. d. T.)

dant à une prise de connaissance intuitive. Cette vue intuitive, si importante pour l'avenir de notre science, nous la devons au philosophe fribourgeois Edmund Husserl qui, ainsi, ne fait que retrouver un lien avec une philosophie très ancienne, celle de Platon. L'intuition ne signifie pas ici intuition sensible (il faut toujours le dire et le répéter), mettons visuelle ; elle ne concerne ni les contenus perceptifs immédiats des sens externes ni ceux des sens internes — limitation que Wundt avait déjà bien dépassée — mais, au contraire, ici une intuitivité s'oppose surtout à ce qui est *médiat*, indirect dans la pensée non évidente ou vide d'évidence. Le terme technique de Husserl s'appelle, par opposition à l'évidence sensible, *l'intuition catégoriale* (*kategoriale Anschauung* *), ou, mieux encore, *vue intuitive des essences* (*Wesenschau* *) ou intuition phénoménologique. Dans les *Recherches logiques* il parle volontiers d' « idéation immanente », d' « idéisation » effectuée « sur le fondement de l'intuition ».

Il y a un dénominateur commun pour les actes de cette espèce d'intuitivité et pour ceux de la perception sensorielle, c'est qu'ils impliquent quelque chose de « réel », de direct ou d'immédiat ou, encore, que nous *percevons* pareillement quelque chose par eux, même si ce n'est pas sensoriellement.

Nous ne pouvons entrer davantage dans les significations fondamentales de cette théorie et nous renvoyons le lecteur aux *Recherches logiques* de Husserl, en particulier au volume II, deuxième partie (3^e édition 1922), sixième chapitre : « Intuitions sensibles et intuitions catégoriales. » Un coup d'œil jeté sur ce chapitre montrerait que, dans ces intuitions catégoriales, il ne s'agit nullement de métaphysique ou de mystique. Si, par opposition à la perception sensorielle, nous voulions appeler ces intuitions suprasensibles ou immatérielles, cela ne devrait s'étendre qu'au sens de l'intuition catégoriale qui *s'édifie*, comme le dit très bien l'expression « catégoriale »³, au-dessus de la sen-

3. Kant distingue, on le sait, les « formes *a priori* » aussi bien dans le domaine de la sensibilité que dans le domaine de l'entendement « s'élevant au-dessus de la sensibilité ». Les premières sont les *formes pures* de l'intuition, c'est-à-dire l'espace et le temps, les dernières sont les catégories pures de pensée ou d'entendement. C'est à ces dernières qu'appartiennent les catégories de la causalité, de la réalité, de la nécessité, etc. Kant ne connaît pas les *formes pures de l'intuition* qui se rapportent aux objets de l'entendement. C'est ici qu'apparaît toute la nouveauté de la théorie husserlienne et, après elle, on pourra *intuitionner* aussi les *objets d'entendement* ou de pensée et, par là, des objets « qui s'édifient au-dessus de la sensibilité », d'où l'expression « intuition catégoriale ». Les actes de l'intuition catégoriale se dirigent sur les *objets d'entendement*, ils ne constituent pas eux-mêmes des actes d'entendement mais d'une intuition (élargie) qui ne se trouve pas dans le sys-

sibilité. De nos exemples pris dans le monde des arts, il ressort clairement que le peintre a besoin d'yeux pour voir chevaux et chevreuils, arbres et blé, que le musicien a besoin de l'ouïe pour entendre des sons et des mélodies, que le poète a besoin de ces deux sens pour percevoir des êtres et que tous requièrent divers « organes » physiques et psychiques ou la faculté de présenter les choses perçues par les sens de façon à nouveau évidente. L'appareil photographique et le phonographe peuvent, cependant, tout autant y arriver. Ce qui fait qu'un artiste est un artiste, c'est la capacité d'élaborer, en se fondant sur ces contenus perceptifs sensibles, de nouveaux contenus perceptifs qui n'ont rien de sensible et de les élargir en se fondant sur des données sensibles et en utilisant celles-ci comme un instrument.

Nous étions enclins, jusqu'à présent, à renvoyer les perceptions catégoriales nouvelles à des associations, des synesthésies ou à n'importe quel sentiment plus ou moins vague et à les expliquer ainsi. On aurait alors remarqué dans notre exemple de Van Gogh, à propos du phénomène de « pureté, tendresse, émotion », qu'il n'est nul besoin d'intuitions suprasensibles et que l'on peut très bien se contenter du mécanisme d'association : chez Van Gogh regardant un champ de blé nouveau, l'association « enfant endormi » surgit immédiatement et sur le plan de cette association le blé lui apparaît comme pur, doux, émouvant. On aurait, ici, utilisé également le processus de l'association indirecte et le psychologue des associations présumerait alors, comme bien souvent, ce qu'il veut expliquer. D'abord, c'est le phénomène « pureté, tendresse, émotion » qui doit apparaître, avant que ne puisse surgir l'association « enfant endormi » ; ce n'est que sur la base de ce phénomène que l'association se « fonde ». En ce qui concerne notre exemple de Debussy — et nous appuyant sur le mécanisme bien connu de la synesthésie, ici l'écoute des couleurs et des formes —, nous pourrions être

tème kantien. Le lecteur connaissant l'œuvre de Husserl devra ici se souvenir de ce qui suit : « Lorsque les « formes catégoriales » de l'expression, données à côté des moments matériels, ne trouvent pas leur terme dans la perception (dans la mesure où celle-ci est comprise comme simplement sensible) un autre sens doit alors être à la base du problème de l'expression de la perception, ce doit être en tout cas un *acte-là*, acte qui rend aux éléments catégoriaux de la signification les mêmes services que la simple perception sensible rend aux éléments matériels. La similarité essentielle de la fonction de remplissement et de tous les rapports idéaux qui dépendent d'elle en vertu d'une loi rend inéluctable de désigner tout acte de remplissement comme *perception* sur le mode de la représentation de soi confirmatrice, tout *acte de remplissement* en général comme *intuition* et son corrélat intentionnel comme *objet* » (*op. cit.*, p. 71).

enclin à expliquer que le compositeur, par la vision d'une cathédrale engloutie, entendrait résonner en lui des mélodies et que l'auditeur musicien verrait émerger en lui, toujours sur la base de la synesthésie, des synopsis ou des chromatismes (audition colorée⁴) correspondant à des représentations visuelles⁵. Ici encore, cependant, il faut dire que le phénomène « cathédralique » ou « cathédralien », « sur la base » ou « au-dessus » des sons, des couleurs et des formes, doit être élaboré et aperçu, afin que le compositeur puisse le représenter dans sa musique et que l'auditeur puisse, à partir de ce phénomène, le revoir et le relire.

A la fonction de l'association acceptable comme agissante dans la synesthésie (Bleuler) on impose, ici et partout et plus qu'elle n'en peut porter, un mécanisme observable quantitativement au cours des dernières décennies de sorte que, aujourd'hui, l'association nous permet d'expliquer presque tout, en même temps qu'elle n'explique presque plus rien du tout.

Nous avançons encore d'un pas lorsque nous considérons de plus près le caractère de réalité de tous « objets » donnés dans l'intuition catégoriale. Dans nos exemples, nous avons parlé du phénomène « pureté, tendresse, émotion », du « cathédralisme », de ce qui appartient au cheval ou au chevreuil, du devenir-dérangé et, partant, nous avons dit comment l'on peut se sentir « impliqué » dans tous ces phénomènes. Puisqu'il est facile d'intuitionner qu'aucune réalité ne parvient à ces phénomènes-là (phénomènes catégoriaux justement) *au sens de la perception naturaliste* et puisqu'on ne peut s'y impliquer naturellement et réellement ces phénomènes nous étant, d'autre part, donnés directement et immédiatement, nous avons besoin d'un autre type de concept pour cette espèce de réalité. Husserl parle ici, en l'opposant à la présence réelle, à la nature ou à l'*existence* réelle, d'être essentiel ou d'*essence*. Les phénomènes ou les objets que nous percevons dans l'évidence catégoriale, il les appelle *essences* au sens le plus originaire et le plus simple de « genre », « espèce » et, naturellement, en opposition directe avec le sens habituel, populaire et biologique du terme. Nous voyons que ces essences phénoménologiques n'ont donc pas d'*existence* réelle : ce serait aussi faux de les tenir pour des formations purement idéales ou idées, au sens par exemple de Kant ou de Platon. Non, les essences se trouvent en deçà de l'opposition réalité-idéal de la connaissance théorique. La phé-

4. En français dans le texte.

5. Peut-être Binswanger n'a-t-il pas eu connaissance de l'expression de Claudel « L'œil écoute », qui est tout à fait à sa place ici. (N. d. T.)

noménologie de Husserl, en tant que telle, n'a absolument rien à voir avec la théorie de la connaissance et encore moins représente-t-elle une direction spéciale de la théorie de la connaissance dans laquelle l'acceptation des noms peut facilement vous faire fourvoyer : il faut la distinguer radicalement du phénoménalisme ou de l'idéalisme de la théorie de la connaissance de Kant, où les phénomènes signifient les manifestations reconnaissables en opposition à la chose en soi, non reconnaissable. La phénoménologie qui est fondamentalement défavorable à toutes les théories, même à celles de la connaissance, laisse la question ouverte. Elle ne prend position, ici, ni pour ni contre. Elle n'a pas d'autre prétention que d'être une science des phénomènes de la conscience et, sans doute, des phénomènes purement donnés ou des essences de ceux-ci dans une intuition catégoriale ou une vue intuitive des essences. Dans la dernière œuvre de Husserl : *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique* (1913) la phénoménologie est décrite également comme une science eidétique, pour la distinguer d'une part des sciences expérimentales ou positives et d'autre part de la théorie de la connaissance. Cette expression, d'ailleurs, ne signifie rien de nouveau ; elle nous vient du mot grec εἰδῶς⁶ = (ce qui saute aux yeux, l'immédiat, la nature, la manière, l'espèce), mot que Husserl a choisi comme terme technique pour désigner l'essence. Les sciences eidétiques sont celles, dans lesquelles — comme, par exemple, la géométrie et l'arithmétique pures — indépendamment de l'expérience et, donc, *a priori*, des déclarations sont faites, des concepts sont élaborés, des jugements, des conclusions sont portés. Des essences pures ou εἰδῶν (pluriel de εἰδῶς) sont aussi, par exemple, les concepts purement mathématiques de nombre, droite, triangle, cercle, etc. Nous nous sommes bien éloignés, ainsi, des exemples dont nous étions partis et nous devons y revenir pour ne pas perdre la continuité de notre discours.

En attendant, ce que nous ont appris nos comparaisons, c'est tout simplement le problème de l'évidence catégoriale en tant

6. Ce mot qui, par ailleurs, signifie aussi *image*, se retrouve dans un rapport très différent avec un de nos domaines voisins. En psychologie expérimentale, en effet, on parle beaucoup depuis quelques années d'*images eidétiques*, par lesquelles on désigne des images intuitives, optiques subjectives, bien connues de Purkinje, Johannes Müller, Urbantschitsch, Goethe, Tieck, Otto Ludwig (et bien d'autres) et qui s'insèrent entre les post-images *physiologiques* et les simples représentations. On appelle eidétiques les êtres capables de telles images (E. R. Jaensch, W. Jaensch et son école. Voir les dernières années de la *Zeitschr. f. Psychol. u. Physiol. d. Sinnesorg. Abt. I.*).

que tel'e, par laquelle nous discriminons, du côté de l'acte, les actes de l'intuition catégoriale, de l'intuition comme telle ou de la vue intuitive des essences et, du côté des objets, les essences ou εἰδη. En même temps, nous indiquions déjà que, comme dans nos exemples, aussi différents soient-ils dans le détail, ils avaient quelque chose d'essentiel à voir avec l' « essence esthétique » ainsi qu'avec les actes de l'évidence catégoriale esthétique. A côté de cela, il existe naturellement des actes dans lesquels nous appréhendons directement des essences morales ou éthiques ; nous préférions parler ici de *valeurs* ou de *normes*, morales ou éthiques, du sentiment original de valeur, d'une vue de valeur, d'une prise de va'e (Scheler, v. Hildebrand). Dans la vie pratique et en psychopathologie, nous parlerons volontiers de la « cécité à la valeur » ou de l' « aveuglement devant la va'e » (innée ou acquise), expression par laquelle nous indiquons, par exemple, que l'infirmé moral ne « verra » pas des valeurs éthiques ou des devoirs là où l'être normal les percevra. La phénoménologie affirme qu'il y a aussi une essence générale dans le domaine purement intellectuel ou théorique et, leur correspondant, des actes de la vue intuitive des essences, commune ou *purement* phénoménologique ou, en d'autres termes, une intuition purement intellectuelle. C'est avec *ces* actes seuls qu'opère la phénoménologie *scientifique*. C'est là où résident les plus grandes difficultés pour la saisir, la comprendre. Mentionnons seulement, brièvement, que de telles essences intuitives « intellectuelles » ne sont pas seulement valables pour les choses mathématiques ci-dessus évoquées (nombre, droite, cercle, triang'e) mais aussi pour d'autres purs « objets de pensée » : concepts collectifs, prédictats, états de choses (*Sachverhalt* *), etc.

La phénoménologie, en tant que science eidétique, émet la prétention de mettre en évidence par-delà *toutes* les sciences — sciences naturelles aussi bien que sciences de l'esprit — les expériences vécues fondamentales, aprioriques ou pures, c'est-à-dire non réalisantes et sans infrastructure théorique, comme les mathématiques pures, par exemple par rapport à la physique et de purement les décrire. Pour comprendre cela, nous devons nous tourner vers ce que l'on appelle la méthode phénoménologique, c'est-à-dire cheminer pas à pas sur le chemin qui conduit du fait particulier individuel et empirique jusqu'à l'essence pure qui est générale et dépasse l'empirique. C'est ici que seulement commence l'intérêt de la psychiatrie pour la phénoménologie.

II. LA MÉTHODE PHÉNOMÉNOLOGIQUE

Jusqu'à présent nous avons opposé deux grands domaines : celui de la science naturelle et celui de la phénoménologie et nous avons commencé à établir leur différence en la formulant ainsi : dans la science naturelle tout vient et s'édifie à partir de la perception sensorielle interne ou externe, dans la phénoménologie tout se ramène à l'intuition catégoriale ou essentielle, ou bien : la science naturelle s'occupe d'objets réellement présents, existant réellement ou des mécanismes de la nature, tandis que la phénoménologie s'attache aux phénomènes et aux formes de la conscience qui n'appartiennent pas à la nature et qui, par contre, ont une essence saisissable dans une vue intuitive immédiate. Par les exemples pris dans le monde de l'art, nous avons appris à connaître quelques-uns de ces phénomènes de la conscience et leur autonomie vis-à-vis du monde des sens et nous avons vu également dans quelle mesure ils se fondent sur lui. Ce que nous n'avons pas encore saisi d'assez près, c'est le chemin, la méthode, comment l'homme arrive à de telles intuitions catégoriales. Les a-t-il improvisées ? Volent-elles vers lui directement, comme le fait supposer le mot intuition, ou a-t-il besoin ici de l'exercice, de l'effort, bref de la méthode, et de quelle méthode ? La vie des artistes authentiques nous apprend que ceux-ci, abstraction faite de l'exercice technique et de la formation, font d'énormes efforts et se donnent moralement une peine infinie pour discerner et représenter dans une pureté et une clarté toujours plus grandes tout le caractère essentiel de leur art. Flaubert, Van Gogh, Franz Marc en sont ici des exemples. Pour autant qu'une méthode sous-tende les efforts des grands artistes, nous n'avons ici aucune méthode scientifique, aucune méthode exacte qui permette de la découvrir chez eux, pas à pas et de façon purement objective. Beaucoup de choses se présentent ici, non évoquées, non voulues ; leur apparition est due, au bout du compte, à un don invisible de l'inspiration malgré un dur travail préparatoire. Il en va tout autrement en phénoménologie. Ici règne, nous l'avons déjà dit, un procédé par degrés ou échelons progressifs, qu'il faut se donner la peine d'apprendre et qui exige une certaine aptitude, comme pour toute science d'ailleurs. Mais là où, par contre, à chaque pas, son sens et sa signification parviennent à assumer toute sa tâche scientifique, le chemin parcouru peut être embrassé du regard, du commencement à la fin, et clairement attesté sur le plan scientifique.

Puisque nous nous trouvons dans le domaine de la phénoménologie scientifique, il nous faut un exemple tiré de la

science et puisque nous explorons la vie de l'âme (*Seele* *), nous en tirerons un de la science de l'âme. Nous choisirons comme exemple la *perception* et, plus encore, la perception externe, c'est-à-dire un processus psychique que nous pourrions appeler aussi fonction psychique ou acte psychique (*seelisch* *), sans même mettre en cause les différences profondes. Ici encore, nous opposons entre elles, la méthode du naturaliste et celle du phénoménologue, sans oublier ce qui a été dit plus haut (p. 80) sur la connaissance de la science naturelle.

Nous sommes tous d'accord sur le fait, que nous ne saisissons pas l'acte de percevoir extérieurement dans une nouvelle perception externe mais, au contraire, que nous l'expérimentons intérieurement dans un sens interne, dans l'observation propre ou dans l'introspection. Ces dernières expressions, nous les prendrons dans une même signification sans entrer dans leurs détails ou leurs différences, que les phénoménologues ont très scrupuleusement étudiées. Ce qui est commun au naturaliste et au phénoménologue, ce n'est ici guère plus que le mot, le terme et la signification du mot la plus primitive qui soit, telle qu'elle est pensée dans la conscience préscientifique. Perception externe, cela signifie l'apprehension spirituelle directe des objets « à l'extérieur de nous » et peut-être aussi de notre propre corps (*Körper* *). C'est ici déjà que les chemins s'écartent. Le naturaliste considère l'acte de percevoir extérieurement comme étant un mécanisme naturel, un événement réel, une fonction réelle d'un organisme psychique ; sans guère s'arrêter à cette fonction dans sa totalité, il se jette sur son analyse conceptuelle et, si possible, expérimentale, mais là, nous savons bien, pour la comparer avec les sciences naturelles du corps, dans quelle faible mesure une analyse expérimentale arrive à démontrer que les « parties » d'un corps sont aussi « perceptibles » au domaine de l'âme. Malgré tout, cette analyse expérimentale trouve bien ici son sens scientifique et sa justification, mais nous devons savoir depuis le début que ce découpage en fonctions partielles — et même déjà la description naturaliste pure et simple des particularités —, nous « entraîne dans les infinis de l'expérience » ; cela signifie que dans la plus simple description du rapport expérimental en science naturelle, s'introduisent, déjà, la construction, la théorie et, par là, l'explication scientifique naturaliste. Quand, par exemple, Bleuler, ainsi que beaucoup d'autres, saisit la perception comme une élaboration des sensations sensorielles, c'est qu'a déjà commencé l'analyse, le découpage du processus perceptif vivant en éléments conceptuels particuliers et construits.

Cette analyse se poursuit quand, dans la perception externe,

on découvre encore les mécanismes du souvenir et de l'association expliquant « que les sensations ou des groupes de sensations d'images-souvenirs exphorisent des groupes de sensations plus anciens de sorte que surgit en nous une configuration de souvenirs sensoriels dont les éléments, grâce à leur apparition simultanée dans des expériences antérieures, ont gardé un lien particulièrement fort et une délimitation bien tranchée par rapport aux autres groupes de sensations » (Bleuler in *Lehrbuch der Psychiatrie* (Précis de psychiatrie). Rorschach, dans son *Psychodiagnostic*, a bien résumé cette explication de la perception en décrivant celle-ci comme « une assimilation associatrice d'enregistrements actuels ou des images-souvenirs à des complexes de sensations récents ». Ce que nous avons présenté à nos yeux, ce n'est ni une expérience vécue psychique, ni l'acte mental de la perception mais une théorie naturaliste de la perception qui se compose d'éléments psychologiques, neurophysiologiques, psychophysiques, biologiques et métaphysiques, car on ne saurait la concevoir sans l'apprehension fondamentale (*Grundauffassung* *) qui fait Bleuler de la psyché « reconnue comme appareil nerveux unique destiné à la conservation de l'espèce » et son « identité avec l'organisation fonctionnelle de l'écorce cérébrale ».

Pour Bleuler qui, depuis trente ans, s'attache aux problèmes des concepts psychologiques fondamentaux dans l'optique de la science naturelle, les catégories de pensées communes et les interprétations fondamentales essentielles de la science naturelle sont aussi décisives pour la saisie et la représentation scientifiques de la vie de l'âme. C'est ainsi que, de tout son zèle, il a travaillé à une science que, personnellement, nous n'appelons pas psychologie, puisqu'elle substitute au logos de la psyché celui de la nature, une science qui, depuis longtemps, s'est révélée en tant que science naturelle de l'âme ou de la vie de l'âme par ses effectuations (*Leistung* *) ou son insertion dans le système des sciences.

En nous servant de l'exemple de la perception, nous voyons aussi qu'ici, en premier lieu, il s'agit de la naissance du processus perceptif à partir de ses éléments ou de ses fonctions et, tout d'abord, de la naissance du processus isolé (*Vorgang* *), auquel se rattachent des réflexions sur la formation onto- et phylogénétique de la faculté de percevoir, réflexions qui n'ont plus été mentionnées. Disons brièvement que, justement ici, il ne peut être question d'un isolement des fonctions essentielles particulières — sensation, souvenir, association — tombant dans la perception et que, pour cette raison, on ne peut parler en détail d'une vérification expérimentale de la théorie. L'idéal

de la science naturelle : transformer en perception des miettes de fonctions doit être ici, dans le domaine de la psychologie, complètement abandonné.

NOMBREUX devaient être nos lecteurs à avoir été frappés du fait qu'une certaine fatigue se faisait jour dans le monde scientifique d'aujourd'hui à propos des théories, à l'exception toutefois du monde des mathématiques, de la physique et de la chimie. Nous pouvons prendre très clairement conscience de cette situation à propos d'un domaine voisin de la psychiatrie, la biologie par exemple. Revenir à l'intuition en écartant les théories serait ici un mot d'ordre mais la phénoménologie, malgré l'élaboration d'une théorie scientifique, a ceci de bon, qu'elle nous oblige à une étude simple et directe des phénomènes et nous incite à n'apprécier que ce que nous avons reconnu comme réel, que ce soit dans une intuition sensible ou catégoriale (*kategoriale Anschauung* *) et à nous éviter la confusion entre ce qui est vu réellement et quelque théorie dont le bien-fondé laisserait à désirer. Ce sera son principal mérite même si, dans ses ultimes conséquences philosophiques, elle ne parvenait pas à se conquérir une place définitive.

Le chercheur phénoménologiquement orienté procède, quant à la perception de la façon suivante : soit qu'il parte d'un acte psychique isolé, réel, factuel, de la perception extérieure, soit qu'il l'appréhende ou le fixe immédiatement pendant le processus perceptif (*Wahrnehmen* *) (nous laisserons ici complètement de côté les controverses à propos de la nature de cette observation) ou sur-le-champ, dans le souvenir, ou encore, ce que le phénoménologue d'ailleurs préfère, qu'il donne naissance, dans l'imagination, à toutes les espèces possibles d'actes perceptifs. Par exemple, de même que je puis me représenter la cathédrale de Cologne, je peux aussi me représenter percevant un centaure, c'est-à-dire quelque chose que je n'ai jamais vu. L'expérience a montré que c'est justement en prenant considération de ces phénomènes conscients « fictifs » survenant librement dans l'imagination, que nous pouvons nous aider dans l'étude de toutes sortes et de toutes espèces de phénomènes de la conscience.

Lorsque nous voulons étudier ce qu'est la perception en soi, l'élément d'identité entre n'importe lesquels des actes perceptifs isolés, nous ne pouvons pas disposer d'eux assez librement pour ne pas dépendre du hasard et des détails. Le lecteur peut déjà en déduire que, d'entrée de jeu, le phénoménologue a une autre attitude que le naturaliste : quand il examine ce qu'est la perception, il s'enfonce plus profondément dans l'essentiel des actes perceptifs divers, fidèle en cela à l'exigence fonda-

mentale de la phénoménologie, il *regarde* le phénomène psychique à étudier, il tend à se familiariser avec ce que le langage évoque en lui par le mot de perception, à s'y intérieuriser, tandis que le naturaliste, lui, cherche à tirer des *jugements* à partir du *concept* du mot « perception ». C'est ainsi que le phénoménologue évite d'emblée tous les jugements fondés sur le rapport de la perception avec le cerveau et surtout l'organisme psycho-phérique, il évite de la même manière toute fixation et tout morcellement *indirects* de l'objet à étudier, tant sur le plan verbal que conceptuel. En conséquence, il ne peut pas non plus s'exprimer sur le rapport entre la perception et la sensation car, aussi étrange que cela puisse paraître à première vue, il ne rencontre aucune espèce de sensations ou groupe de sensations, pas plus que des éléments associatifs ou mnésiques, tant son regard pénètre au plus profond du phénomène même de la perception. Lorsque, pour plus de facilité, il s'approche de ce phénomène de façon à considérer le « contenu » de la perception, il remarque immédiatement qu'il ne perçoit pas des sensations mais des objets (au sens psychologique du terme, sous lequel tombe tout ce qui lui est « opposé », les êtres, les animaux, les images, les couleurs, les sons, etc. Je ne perçois pas maintenant des sensations de visage mais je vois *devant moi* mes collègues, un espace structuré de telle ou telle façon, un arrière-plan, une chaise, une fenêtre, etc.). Il en va de même quand siffle une locomotive, je ne perçois pas une sensation auditive, mais le sifflet, telle ou telle tonalité là, dans le lointain. Lorsque nous parlons des sensations dans leur rapport avec la perception, nous *réfléchissons* alors *sur* la perception, nous ne nous représentons pas la perception elle-même, devant nous, dans une perspective phénoménologique. Cela découle également des processus de l'association, de la mémoire, de l'actualisation des engrammes, etc. Le seul élément décisif qui nous permette d'atteindre la signification du mot perception et d'éprouver la véracité de notre assertion est de conquérir l'accès à la perception en tant que telle. Au fond, cela revient seulement à pouvoir découvrir les précisions ou les propriétés inhérentes à ce vécu en tant que « perception » elle-même. Nous arrivons ainsi au *principe fondamental de la méthode phénoménologique* : limiter l'analyse à ce que l'on peut trouver réellement dans la conscience ou, en d'autres termes, à ce qui est immanent à la conscience. Que trouvons-nous alors de plus à l'acte psychique ou l'expérience vécue de la perception elle-même ? Lorsque nous disons que nous percevons non pas des sensations mais des objets, nous progressons peut-être en nous représentant le rapport de la perception avec les objets. Nous

voyons bien alors que la perception n'a pas l'objet en elle mais en dehors d'elle. Cet « en dehors d'elle » n'est pas à comprendre dans le sens de l'espace : car l'analyse phénoménologique ne peut rien dire du lieu où l'expérience de la perception se joue ou se trouve. Le naturaliste assure qu'elle se trouve dans le cerveau, le psychologue que son siège est l'âme. Le premier chosifie l'acte perceptif et peut dire où se trouve cette chose, le second l'objective aussi mais il n'en fait rien de physique-physiologique, il en fait un objet psychique auquel il assigne volontiers une « place » dans un rapport psychique ou un organisme. Le phénoménologue qui se garde, avant tout, de toute fusion entre les phénomènes de la conscience et la nature, ne sait qu'une chose avec certitude : que lui-même ou son moi s'accomplit dans l'acte perceptif et que cet acte est un phénomène de sa conscience. Savoir où se trouve cette conscience lui semble une question oiseuse, voire absurde, car la spatialité est bien un caractère distinctif de la nature mais non pas de la conscience, édifiant et construisant en premier lieu la nature. Cette question du lieu de la perception nous a fait avancer d'un pas. Si nous la saisissions clairement, chacune de nos perceptions nous apprend, qu'elle est *notre* perception, accomplie par un certain moi et nous savions déjà que les objets de la perception se trouvent en dehors « d'elle », c'est-à-dire dans la spatialité, en des lieux donnés de l'espace. La spatialité elle-même est « en dehors » de la perception. Puisque la perception ne possède pas ses objets en soi et puisque *nous*, mon, ton, son Moi, accomplissons des perceptions et, poussant les choses plus loin, que nulle part ne nous est donnée immédiatement de perception sans tel sujet qui l'accomplisse, le phénoménologue ne dit pas : il y a, contenu dans la perception, un objet ou un sujet mais : je suis percevant, dirigé vers un objet ou une chose, je suis *en relation* de perception avec lui. Dans le langage de l'école phénoménologique et en accord avec la définition de Brentano sur les phénomènes psychiques (1874) on parle d'une *intention* percevante (de perception) ; on appelle « objet perçu », l'objet de perception intentionalisé, c'est-à-dire l'objet pensé ou visé dans la perception. On appelle le monde des objets saisis ou saisissables par la conscience n'importe comment : le monde *intentionnel*, le monde des objets d'intention. Nous devons ici faire clairement comprendre que le mot *intentio* (intention) et tous ses dérivés, n'a rien à voir avec celui d'*attentio* (attention), c'est-à-dire l'application, l'activité, le désir, etc. ; ce qui s'intentionnalise (*das Intendieren*) signifie seulement « l'être-dirigé-vers-quelque-chose » ou « la mise en relation de la conscience avec quelque chose » (qui de son côté peut à nouveau avoir lieu avec ou sans

« attention ») ; ce qui est intentionnel signifie ce vers quoi nous nous dirigeons psychiquement. Ainsi avons-nous perçu le caractère fondamental de toute conscience, c'est-à-dire qu'un sujet est dirigé vers un objet. Nous trouvons ce trait fondamental aussi bien dans la perception quand nous entrons en familiarité avec elle. Le principal n'est cependant pas encore résolu. Que nous, en tant que sujet, soyons dirigés vers un objet, nous le trouvons encore quand nous analysons phénoménologiquement la représentation, la simple connaissance de quelque chose, le désir, le doute, etc. Il s'agit de saisir le mode et la façon spécifiques dont, dans la perception, nous sommes dirigés sur un objet. Nous avons ici à rendre présente à notre esprit la perception en tant que « modalité de la conscience » (Brentano). Comme c'est le cas dans toutes les autres sciences, nous avons besoin ici, à côté de la simple représentation du phénomène en question, d'un autre moyen, à savoir la comparaison et la discrimination. Avant tout, nous comparerons la simple « représentation de quelque chose » (*blosse Vorstellung*) avec « l'information vide d'intuition sur quelque chose » (*Anschauungsleeres Wissen*) et nous allons essayer d'en tirer ce qu'elles ont de différent. Nous nous apercevrons alors que, dans la perception, nous croyons saisir l'objet intentionnel d'un seul coup, d'une façon corporelle (*leibhaftig*), c'est-à-dire directe, ou d'une façon spirituelle (*geistig* *) primaire tout à fait dévoilée ou découverte, en opposition avec le caractère indirect, figuré ou masqué de l'intention de représentation (Husserl, Jaspers, M. Conrad-Martius). C'est dans une propre présentation dévoilée, dans une « manifestation propre » de l'objet perçu, que nous expérimentons la *garantie intuitive* de la propre présence au monde de l'objet et du comment de cette présence qu'aucune représentation ne peut remplacer pour nous (M. Conrad-Martius). Et, opposée à la fois à l'acte de percevoir et de représenter, se trouve l'information sur quelque chose de façon *non intuitive*, en tant qu'intention non intuitive sur un objet.

Nous n'entrerons pas ici dans des considérations plus particulières à l'exception d'une précision que l'on peut découvrir dans le phénomène de la perception elle-même. Dans la phénoménologie des actes perceptifs nous remarquons le fait extraordinaire suivant : à savoir que nous percevons toujours plus d'actes perceptifs sur le même objet. Quand je regarde ma clef, je la perçois par devant, par côté, par en haut, par en bas, mais c'est toujours la même clef que je perçois. Nous nous trouvons là, à nouveau, au cœur d'un problème de phénoménologie que la psychologie des associations ne peut comprendre,

il serait plus exact de dire, qu'elle ne peut pas le voir. Le fait qui vient d'être énoncé nous conduit alors à une discrimination qui est d'une importance considérable, non seulement pour la phénoménologie mais aussi pour la psychologie. Nous formulerais cet état de fait ainsi : nous pouvons avoir différents contenus de conscience et ne percevoir qu'un seul et même objet intentionnel. J'ai chaque fois un autre contenu de conscience, que la clef soit en position horizontale, oblique ou verticale, mais c'est toujours la même clef que je perçois, non seulement au sens simplement physique, mais encore d'après l'avis (l'intention) des perceptions particulières elles-mêmes. Voilà la discrimination pour laquelle Th. Lipps a frappé la formule suivante : « contenu et objet », formule grâce à laquelle un immense domaine de vues intuitives des essences a pu s'édifier. Nous y gagnons aussi des perspectives sur le rapport entre les contenus des sensations ou des sens avec la perception ; car les contenus de conscience qui s'y rapportent et dont nous venons de parler ne sont pas autre chose que des données sensorielles diverses. Ainsi, à partir d'une découverte immanente à la conscience : « l'objet de la perception, permanent malgré des contenus sensoriels différents » nous avons acquis un savoir phénoménologique qui nous a éclairé le caractère particulier de la conscience (ce « saut par-dessus son ombre », de Lipps) de façon incomparablement plus pénétrante que par n'importe laquelle des chosifications ou fragmentations naturalistes.

Maintenant peut-être pourra-t-on comprendre la définition de Husserl par laquelle la phénoménologie doit être une *doctrine eidétique purement descriptive des élaborations immanentes de la conscience*. Ce qu'est une élaboration immanente de la conscience, la perception nous en a fourni l'exemple même. Nous aurions tout aussi bien pu choisir l'exemple de la représentation, de la volonté, du désir, du doute, de l'amour ou de la haine, etc. Ce que l'on comprend sous le vocable de doctrine eidétique purement descriptive, nous l'avons déjà vu jusqu'à un certain point : c'est la doctrine des essences appréhendées dans une intuition catégoriale et des connaissances eidétiques construites à partir de la description de ces essences. D'ailleurs, il subsiste un problème qui n'a pas encore été amené à sa juste lumière et qui se trouve à la charnière des intérêts psychiatriques et psychopathologiques, c'est le problème du rapport entre la description psychologique et la *pure* vue intuitive des essences, en un mot, le rapport entre la phénoménologie psychologique et la phénoménologie philosophique. Husserl ici ne nous facilite pas la tâche puisque d'un côté il creuse et, lorsqu'il veut atteindre ce à quoi il tend avec la connaissance des essences,

doit même creuser un fossé infranchissable entre la connaissance des faits et la connaissance des essences ; d'un autre côté, il parle du « rapport étroit » entre psychologie et phénoménologie (*Idées*, p. 267)⁷ et insiste continuellement sur le « processus progressif » de la méthode phénoménologique, partant du fait isolé, donné par l'expérience, pour arriver à la pure vue intuitive des essences.

Montrons maintenant les critères sur lesquels Husserl se base pour discriminer la vue intuitive purement phénoménologique des essences et la vue non intuitive des faits psychologiques et phénoménologiques. Il y en a essentiellement deux : le premier a déjà été mentionné : à savoir, le phénoménologue, prenant une position de psychologue, considère toujours l'objet de son étude — par exemple l'acte de percevoir —, malgré toutes les restrictions que lui impose l'immanence dans la conscience ou seulement tout ce qui est préalable à la conscience, comme un acte psychique se déroulant réellement car il ne peut pas concevoir qu'il ne se rapporte pas à un être réel, à une réelle créature humaine. En phénoménologie pure, eidétique ou transcendante, il arrive aussi que cette barrière naturelle s'effondre tandis que les concepts de nature, réalité, créature réelle, etc., sont complètement exclus, mis entre parenthèses, mis hors de l'action, c'est-à-dire que l'opinion sur la question demeure ouverte. Ce qu'il en reste c'est le « résidu purement phénoménologique », la conscience pure ou transcendante au sens de l'essence pure et des rapports essentiels du domaine scientifique eidétique.

Le deuxième critère est que le phénoménologue, prenant une attitude de psychologue, ne voit que les particularités individuelles, les actes particuliers ou les processus particuliers, tandis que le phénoménologue pur, lui, progresse jusqu'aux totalités, jusqu'à l'essence générale. Il part de l'acte particulier de la perception externe, pour aller jusqu'à l'essence générale « perception externe », en d'autres termes, il part de l'apprehension d'un acte au sens interne par la perception interne jusqu'à l'apprehension d'une essence dans une intuition catégoriale ou de l'essence⁸.

7. Trad. P. Ricœur, Ed. Gallimard, Paris, 1950, p. 267.

8. « Nous effectuons ainsi, à titre d'exemple, n'importe quelles expériences vécues singulières, telles qu'elles se donnent dans l'attitude naturelle, en tant que faits humains réels ou bien nous nous les représentons dans le souvenir ou dans le libre jeu de l'imagination. C'est sur tel de ces fondements, pris à titre d'exemple, que doit être clairement sous-entendu que, dans une idéation adéquate, nous apprêchendons et fixons les essences pures qui nous intéressent. Les faits singuliers, la facticité du monde naturel en général, échappent ainsi à notre regard théorique comme

Reportons ces deux critères qui, ensemble, représentent la « méthode des réductions phénoménologiques » sur notre exemple de la perception externe et nous verrons que, pour l'essentiel, nous sommes restés encore à l'intérieur de la sphère de la phénoménologie psychologique mais que, cependant, des notions d'essence déjà générales — comme l'essence perception elle-même, l'essence conscience, l'essence objet intentionnel — pouvaient se voir de loin. Dès que l'on applique à un exemple pratique ce qui en théorie est nettement séparé, on retrouve toujours que des passages, des rapports, des vues prospectives et rétrospectives entrent en jeu de la sphère des faits à celle des essences et que, en accord avec Pfänder, nous ne parlerons pas de psychologie phénoménologique mais au contraire de phénoménologie psychologique et psychopathologique, pour bien mettre au premier plan le fait des rapports, le fait de la *seule* méthode qui s'en dégage progressivement, ce qu'on voit apparaître également dans le développement *historique* de la doctrine de Husserl. Sans doute, les essences visées dans notre exemple demeurent encore très obscures, trop vagues, car nous ne nous en sommes pas suffisamment approché. Le devoir de la phénoménologie pure serait d'amener les essences à une présence plus claire, aussi nette et proche que possible, bref, à un niveau de clarté plus élevé. Cela constitue la tâche de l'enseignement purement phénoménologique, auquel nous n'avons pas la prétention d'appartenir.

Nous prions le lecteur de revenir à notre exemple tiré de l'art. Il se rendra ainsi plus facilement compte de ce qui est commun à la phénoménologie et à l'art. Franz Marc, sans rien connaître de la phénoménologie scientifique, l'avait déjà formulé, grâce au sens artistique profond de sa propre personnalité, en opposant « les tendances profondes des chercheurs modernes à exprimer, grâce à l'abstraction, ce qui est valable en général, ce qui a force de lien », à la tendance de « ceux qui, jusqu'à maintenant ont eu coutume de rechercher dans l'art le cas personnel unique » (*Lettres, notes et aphorismes*¹¹).

partout où nous effectuons une recherche purement eidétique » (*Idées*, p. 110⁹). Voir aussi les *Recherches logiques*, 5^e Recherche¹⁰.

9. Gallimard, 1950.

10. P. U. F., Paris, 1962, p. 247-248.

11. Voir aussi : « Chaque chose, dans le monde, a ses formes, sa formule, que nous n'inventons pas, que nous n'arrivons pas à toucher de nos mains maladroites, mais que nous saisissions intuitivement dans la mesure où nous sommes doués pour l'art. » Et plus loin : « Lorsque je veux représenter un cube, je peux le représenter, comme on apprend à dessiner une boîte à cigares ou quelque chose de semblable. Ainsi, je

Afin que le lecteur ne risque pas l'erreur de confondre la phénoménologie scientifique et la phénoménologie artistique (bien que, sans nul doute, il existe des relations étroites par-delà les oppositions ci-dessus mentionnées entre la science et l'art), nous aimeraions lui apporter un autre exemple, pris dans un domaine particulièrement proche du chercheur naturaliste et destiné à lui démontrer clairement les relations entre la science eidétique et la science des faits. Un domaine spécial de la science eidétique est celui des mathématiques pures, de la géométrie et de l'arithmétique pures. C'est ici que l'on verra des essences pures, que l'on pourra faire des affirmations à leur sujet et établir entre elles des rapports clairs. De telles essences purent mathématiques et eidétiques sont, par exemple, nous l'avons déjà dit, le triangle, le cercle, la droite, s'opposant aux triangles, aux cercles ou aux droites réels et particuliers dessinés ici et là sur le tableau noir ou réalisés réellement dans la nature ou par la technique et s'opposant aussi aux figures mathématiques représentées par des individus particuliers (que l'on compare cela à ce qui a été dit à propos de la perception). Le géomètre peut acquérir des connaissances sur l'essence du triangle, qu'il le dessine réellement ou non au tableau ou sur le papier, s'il se le représente réellement ou non en imagination, bien qu'il le dessine grand ou petit, avec de la craie blanche ou rouge, ou le réalise en bois ou en métal. Tandis que pour le chercheur naturaliste il s'agit ici de différences fondamentales (par exemple si le triangle est seulement représenté, dessiné sur le tableau ou construit en bois, s'il est perçu blanc ou rouge, de bois ou de métal, présente des différences de taille, etc.), le géomètre, ici, voit partout et toujours la même essence triangle même s'il ne se représente ni ne voit devant lui un triangle particulier.

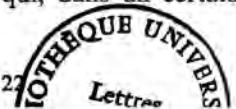
De la même manière, à partir des essences géométriques triangle, cercle, point, droite, surface, etc., à partir de l'essence arithmétique du nombre, il peut acquérir des notions, tirer des conclusions, sans les puiser dans l'*expérience* de triangles réels ou de nombres réels¹². Ses vues intuitives, sont, comme on dit, *a priori*, non puisées à l'expérience ou fondées sur elle.

donne sa forme extérieure comme elle m'apparaît visuellement, objet sans plus, et je peux le faire bien ou mal. Je peux aussi représenter le cube, non pas comme je le vois mais comme il est, son prédicat. »

12. Il faut toujours être attentif au fait que l'abstraction, idéalisante ou idéante, n'est pas une induction ! Voir aussi Natorp : *Die logischen Grundlagen der exakten Wissenschaften* (Les fondements logiques des sciences exactes), p. 317. D'un autre côté, comme toute science, la pure science de la conscience a besoin de l'induction pour être vérifiée. Voir ici Natorp : *Kritik der Husserlschen Ideen* (Critiques des idées de Husserl) (*Logos*, VII, p. 240 et suiv.).

D'un autre côté, comme nous le savons bien suffisamment, des connaissances essentielles mathématiques peuvent être appliquées au monde réel ; les mathématiques pures sont donc le fondement de toute science exacte, mais le domaine souverain de la phénoménologie pure s'étend bien au-delà de celui des mathématiques qui ne représente qu'une région de la science eidétique ou des essences. Husserl explique que la phénoménologie pure, de même qu'elle veut être le fondement de la logique pure, émet la prétention d'être, bien que dans une toute autre fonction, le fondement de toute psychologie qui peut être qualifiée, de plein droit, de rigoureusement scientifique. « Les vues intuitives essentielles sur les perceptions et d'autres expériences vécues sont également valables pour des expériences vécues empiriques correspondant à l'être animal de même que les vues intuitives géométriques sont valables pour les formes spatiales de la nature. » (*Recherches logiques*¹³) Oui, il n'existe pas de science des faits achevée qui puisse être pure de notions eidétiques et être ainsi indépendante des sciences eidétiques. On comprendra donc, à partir de cet état de choses, que Husserl soit suivi par des psychopathologues tels que Schilder et nous-mêmes quand il voit dans la phénoménologie pure une science normative de l'âme. En tout cas, ce n'est pas du tout possible si, en s'appuyant sur une connaissance superficielle de la question, on déclare (Bumke) que la recherche psychologique-phénoménologique des faits et la recherche des essences purement phénoménologique n'avaient en commun que le nom ! Notre présentation doit avoir démontré le contraire, c'est-à-dire la patiente élaboration de l'une à partir de l'autre. Natorp, lui aussi, l'un des seuls à analyser depuis longtemps la théorie de Husserl, pense que celui-ci, encore dans sa dernière œuvre importante : *Idées pour une phénoménologie pure* (1913), ne nie pas un « certain rapport de la phénoménologie avec l'empirisme psychologique » (Natorp, *Logos* VII). Que ce rapport permette de penser que la phénoménologie pure avec sa méthode si subtile doive simplement dégager des concepts plus clairs, plus purs et plus saisissables et les offrir au psychologue comme des normes, des modèles ou, encore, que la phénoménologie pure est en état de fournir des notions essentielles en fait *a priori* et définitives et auxquelles le psychologue est forcé de se soumettre comme le chercheur naturaliste se soumet aux mathématiques pures, voilà la grande contestation de la situation philosophique actuelle. Personnellement, nous rejoignons l'opinion de Natorp qui, dans un certain

13. *Recherches logiques* II, P. U. F., 1961, p. 27.



sens, est le plus proche de Husserl, qui l'a le mieux compris et qui, cependant, émet des doutes importants à l'égard de l'hypothèse *philosophique* fondamentale de la phénoménologie pure, à savoir contre l'idée d'une *donnée absolue* de la conscience pure, en d'autres termes contre le caractère absolu de l'intuition de la connaissance phénoménologique (*op. cit.*, p. 236 et suiv., p. 241). L'arbitrage de ce problème se joue dans une région bien au-dessus de la recherche pratique du psychologue et du psychopathologue. Pour nous, il est essentiel de reconnaître les actes de l'intuition catégoriale — ou vue intuitive des essences en soi et pour soi — et l'immense région d'objets s'ouvrant devant nous, sans préjuger de savoir si nous y gagnons ou non une connaissance transcendante *a priori* qui serait philosophiquement décisive. Nous avons à collaborer pratiquement aux travaux sur cette connaissance, notre science nous le réclame, mais nous n'avons pas le droit de trancher sur sa dignité, sur l'importance de sa valeur objective. Kronfeld est d'un autre avis, il reconnaît bien l'exactitude et la portée des recherches de Husserl dans le détail mais explique rondement que la théorie de la phénoménologie transcendante pure, ainsi que sa prétention à une connaissance *a priori* de l'essence, n'est qu'une erreur (voir la référence énoncée plus haut, p. 445). Ici s'oppose un point de vue philosophique à un autre point de vue philosophique. Cependant nous pensons que la psychiatrie ne doit en aucune manière se mêler à la décision de ce débat philosophique.

III. PHENOMENOLOGIE ET PSYCHOPATHOLOGIE

Si nous envisageons la relation entre phénoménologie et psychopathologie, ce qui d'ailleurs intéresse le psychiatre au premier chef, nous n'avons qu'à tirer les conséquences des derniers exposés pour savoir à quelle espèce appartient cette relation. Puisque la psychopathologie est et sera toujours une science de l'expérience ou des faits, elle ne voudra ni ne pourra jamais accéder en une généralité absolue, à une intuition d'essences *pures*, absolument générale, mais elle n'a rien non plus à objecter quand la phénoménologie pure se rend maîtresse de son domaine et, de la clarification purement phénoménologique de ses concepts fondamentaux, elle peut attendre progrès et éclaircissement de sa propre recherche. Chaque science méritera ce nom dans la mesure où les concepts dont elle s'occupe seront plus purs et plus clairs et le matériel sur lequel se fondent les concepts sera mis en valeur de façon plus évidente.

Nous comprenons, d'autre part, qu'il n'est pas insensé de

parler d'une *phénoménologie psychopathologique* malgré cette profonde différence entre la recherche des faits psychopathologiques et la recherche phénoménologique des essences, mais il s'agira ici d'une phénoménologie qui ne peut pas s'élever jusqu'aux sommets des essences pures et qui, d'un autre côté, ne peut s'identifier à ce que l'on a l'habitude de décrire — en liaison avec la psychologie descriptive — comme une psychopathologie descriptive ou subjective ; de cette manière, la phénoménologie psychopathologique serait mal entendue. Nous devons cependant nous demander pourquoi avoir besoin de l'appareil scientifique compliqué de la phénoménologie si nous n'atteignons pas autre chose que ce que nous obtenions immédiatement avec notre psychopathologie subjective et descriptive ? Jusqu'ici subsistait une branche de la psychopathologie où restait à décrire l'événement psychique (*seelisches Geschehen* *) morbide comme nous le dépeignent les malades ou bien comme nous-mêmes, nous libérant autant que possible de toute théorie, essayons de le dépeindre en nous fondant sur leurs déclarations. Un exemple éblouissant nous en est fourni par *Die Gruppe der Schizophrenen* (*Le groupe des schizophrénies*) de Bleuler, dans sa partie descriptive mais, abstraction faite que l'exigence : « d'être autant que possible libérée des théories », n'avait pu être satisfaite nulle part de façon méthodiquement pure avant l'ère phénoménologique, il subsiste cependant entre la psychopathologie jusqu'à présent descriptive et la psychopathologie phénoménologique une profonde différence qui justifie la séparation des deux méthodes bien que, pratiquement, elles demeurent engrenées. La phénoménologie en effet requiert les distinctions descriptives du psychopathologue, comme par exemple le concept d'idée délirante, d'hallucination, d'autisme, pour partir d'une base et se faire rapidement comprendre ; tandis que le psychopathologue, en retour, requiert l'observation phénoménologiquement organisée pour avoir devant lui un matériel d'intuition toujours neuf et clarifié.

Nous voudrions encore illustrer cette relation par un exemple, aussi imparfait qu'il puisse être dans le cadre d'un rapport. Le fondement de la psychopathologie réside surtout en la perception de l'autre, la perception d'un moi étranger ou d'autrui, bien plus rare que du moi propre. L'objet de recherche, ici, n'est plus l'appréhension dans le sens introspectif ou dans l'auto-observation mais dans ce mode de perception au moyen duquel nous saisissons le caractère propre à la vie psychique d'autrui. Les phénoménologues ont déjà étudié à fond ce mode de perception, qu'autrefois on pensait pouvoir expliquer en se fondant sur la théorie des associations et des analogies et pour lequel, aujour-

d'hui encore, la théorie de l'intuition affective (*Einfühlungstheorie*) prévaut dans la plupart des cercles scientifiques. Nous ne pouvons ici évoquer les données les plus importantes de ces recherches, nous devons nous contenter de savoir que la perception d'autrui est, elle aussi, un mode de perception « interne » grâce auquel nous appréhendons *directement* l'événement psychique¹⁴ d'autrui (Scheler).

Nous étudierons, à l'aide de notre exemple, le procédé de recherche qu'utilise le phénoménologue sur un cas particulier et, une fois de plus, nous commencerons par étudier l'attitude naturaliste, sans oublier celle de la psychanalytique, puis nous examinerons la méthode descriptive pour, enfin, la confronter à l'analyse phénoménologique.

Lorsque vous demandez à un malade halluciné s'il entend des voix et s'il vous explique : « Non, je n'entends pas des voix mais la nuit des salles à parler sont ouvertes et je voudrais bien que dispensées elles soient¹⁵ », le psychiatre peut voir son attention attirée sur les termes de cette phrase et porter son *jugement* sur le fait qu'il s'agit là d'un mode de langage bizarre ou distordu et que ce jugement, de par le contenu, le stimule à fonder une *conclusion*, à savoir que le malade souffre d'une schizophrénie. Le concept de « mode de langage bizarre » sera aussi logiquement subordonné au *genre* de la maladie, c'est-à-dire à la schizophrénie : en d'autres termes, le psychiatre effectue une conclusion subordonnée, un certain acte de *pensée*. A partir de cet acte peut s'édifier une foule d'autres actes de pensée, une quantité d'autres « expériences » pouvant venir s'y adjoindre, jusqu'à ce qu'enfin apparaisse toute une théorie scientifique du trouble schizophrénique de la pensée (à peu près au sens de Bleuler ou de Berze) à l'aide de laquelle vous pourrez « expliquer » le symptôme. Le psychiatre peut encore diriger son attention sur le mode de langage du malade, et pourra remarquer la signification des mots, le sens rationnel, le « contenu » *logique* des paroles. Sur la signification du mot « salle à parler », qu'il fera naturellement préciser davantage, il portera encore d'autres jugements, à savoir que le malade éprouve des phénomènes d'hallucinations auditives qu'il n'appelle pas toujours des voix, et il essayera, peut-être, de se former une idée à partir de ce que le malade appelle « salle à parler » ou « salle à parler ouverte ». Pour atteindre au concept, il convient de

14. Le mot de *Geschehen* que nous traduisons par « événement psychique » doit être compris ici en opposition à *Vorgang* : « événement physique ». (N. d. T.)

15. C'est le jargon du malade que nous traduisons littéralement ici. (N. d. T.)

rechercher les caractères distinctifs ou les particularités d'une chose ou d'un événement physique que l'on tâche de décrire, en d'autres termes, on procède par description. Bien qu'étant toujours absorbé par les significations logiques du mot, on continuera à questionner le malade, on apprendra alors qu'il ressent d'autres phénomènes d'hallucinations auditives, qu'il appelle « l'écho de Rome », dont il pense que ce sont simplement de prétendues insultes proférées par le personnel soignant mais dont « il ne tient pas compte » ; on apprendra encore qu'il voit aussi des images hallucinatoires qui se déroulent comme dans un film de cinéma, qui l'amusent et le divertissent, sans avoir pour lui de significations particulières tandis que les phénomènes auditifs de la « salle à parler » représentent une « entité assez méthodique », un « contrat extrême », une « action vitale » ou « providentielle », riche de significations fortement comprimées, « un morceau de vie réelle qui nous dit quelque chose », qui tombe dans « la zone sensible du traumatisme » et qui est dominée par une « puissance supérieure » : bref, la salle à parler est une « explication publique venant d'un certain côté », dans laquelle entre « un orateur » qui possède « une autorité particulière ». Nous apprendrons encore que la « salle à parler » n'est pas du tout un phénomène hallucinatoire auditif seulement mais qu'elle représente une expérience vécue sur le mode délirant hallucinatoire, une action ou « une scène de théâtre ».

Et quand, dans les exemples que donne le malade pour ses phénomènes de salle à parler, il verra entrer à plusieurs reprises la personne du père, il va peut-être s'arrêter à cet objet « privilégié », continuer sur sa lancée habituelle mais il va placer l'objet psychologique « père » au centre de son observation pour diriger vers lui tout ce qui va suivre ; il va, à présent, rechercher le « complexe du père » de son malade, nouvelle entité descriptive, dont il veut connaître la signification psychologique dans la vie intime de celui-ci. C'est ainsi qu'il procèdera d'abord, tandis qu'il se représentera clairement tous les dires du malade sur ses relations avec son père et c'est seulement lorsqu'il aura réuni un matériel concret assez riche en vue de l'explication phénoménologique, matériel qu'il ne se donnera pas davantage la peine d'éclairer phénoménologiquement, qu'il se lancera vers des considérations psychanalytiques de nature mi-dynamico-psychologique, mi-biologico-théologique ! Nous conseillons au lecteur, à ce propos, de revenir à notre communication de La Haye sur « Psychanalyse et psychiatrie clinique » (1916)¹⁶, en faisant remarquer, soit dit en passant, qu'il est attiré

16. In *Discours, parcours et Freud*, p. 123-134.

dans le sillage naturaliste et que le voilà en plein dans la théorie naturaliste, c'est-à-dire la théorie de Freud sur la *libido*.

Admettons, à présent, que le psychiatre ne se soit pas laissé arrêter par le complexe du père mais qu'il ait procédé de façon purement descriptive. Du chaos de significations de mots données par le malade, il aurait extrait toujours plus de concepts et en aurait tiré toujours plus de jugements ; en sus des idées délirantes, il aurait « découvert » des hallucinations visuelles, auditives, cénesthésiques, des états d'être conscient (*Bewusstheit* *) d'activité¹⁷, des expériences de signification schizophrénique, des états de conscience oniriques, etc. Vous auriez continué de rassembler les abstractions pour en faire des entités nouvelles (concepts) et sur ces concepts vous auriez élaboré des jugements et des conclusions développés ensuite par vous, pour aboutir à des théories destinées à leur explication.

C'est tout autrement que procède le phénoménologue psychopathologue. Tandis que le psychopathologue procède par description et divise l'événement psychique morbide en classes, genres et espèces dépendant les uns des autres dans un système hiérarchique de particularités, système encore globalement confronté au domaine du sain d'esprit, et que, de plus, il étudie les conditions de l'origine de ce système ou de ses sous-groupes, considérant toujours l'expérience vécue particulière ou la fonction pathologique particulière seulement comme un cas particulier du genre, tandis qu'il va toujours subordonnant, cogitant, jugeant, le phénoménologue psychopathologue, lui, cherche continuellement à se représenter le sens¹⁸ sous les mots, à se tourner vers la signification du mot, vers la chose, l'expérience vécue qu'indique cette signification du mot. En d'autres termes, il veut s'introduire *dans*, au lieu de tirer des jugements *sur* la signification du mot, comme nous avions, jusqu'alors, l'habitude de l'entendre. On peut dire, ici encore : « A force de regarder l'objet se sentir y entrer¹⁹ ». S'y introduire familièrement (*sich einleben* *), s'y fondre, au lieu d'extraire et d'énumérer des propriétés et des signes ! Bien sûr, le phénoménologue, lui aussi, aura besoin des propriétés ou des signes soigneusement appréhendés et décrits mais il ne les veut pas de son propre chef, dans le but de les utiliser comme éléments de concepts, mais, grâce à eux, pour arriver toujours à la chose, à l'intuition de l'objet. En outre, cependant, ne sont valables que les propriétés

17. Voir Jaspers : *Psychopathologie*.

18. *Gemeint* : il s'agit de la signification personnelle, « privée », du malade.

19. En français dans le texte.

surgissant elles-mêmes de la chose, du phénomène, et non pas celles montrant les conditions de son origine ou son rapport avec un événement psychique différent. C'est ainsi que nous en arrivons à une analyse des phénomènes qui montre seulement des certitudes telles qu'elles appartiennent au phénomène lui-même ; dans notre exemple, nous le voyons dans le phénomène de la « salle à parler ». Toute fixation indirecte de ce phénomène ne se produit pas ; ainsi, vous allez essayer d'amener l'expérience vécue de la « salle à parler » en tant qu'« essence » phénoménologique singulière, jusqu'à une donnée qui, sans être peut-être ni très proche, ni très claire, ni très « pure », aura du moins une certaine délimitation, un certain achèvement. Comme une image de la perception externe, cette expérience vécue sera tantôt moins nette (par exemple, quand le malade explique que la « salle à parler » peut être aussi une « conversion de titre »), tantôt moins nette (quand il dit : « si une dame reste au lit jusqu'à 11 heures du matin, dans la mesure où, par le bureau, elle entre en communication avec une autre dame au lit — 450 lits »). Par cette explication, nous voilà parvenus à la situation de la relation téléphonique, une des relations des plus psychologiquement curieuses, qu'il faut appeler « téléréalisation » et dont nous n'avons pas encore éclairci l'essence phénoménologique, tandis que nous voyons les schizophrènes, de par leurs hallucinations, s'impliquer déjà plus profondément dans l'essence de cette vision proche et, pourtant, lointaine, de cette présence qui est et qui n'est pas ici.

Du point de vue phénoménologique, l'essentiel de tels phénomènes psychopathologiques réside en ce que vous ne voyez jamais un phénomène isolé mais que celui-ci se déroule toujours sur l'arrière-plan d'un Moi, d'une personne ou, autrement dit, nous le voyons toujours comme expression ou manifestation émanant de telle ou telle personne. Dans le phénomène particulier, la personne se fait connaître et, inversement, c'est le phénomène qui vous fait pénétrer la personne. Ainsi, par le fait de l'expérience vécue de la salle à parler, voyons-nous une personne qui a commerce avec des puissances spirituelles obscures et qui se meut dans une toute autre sphère spirituelle (*geistig* *) que nous. Pour le malade, la salle à parler est une perpétuelle « némésis », un « règlement de compte avec sa vie antérieure » et, sans aucun doute, ici « certains problèmes sont roulés qui amènent avec eux une misère contraignante », tandis que les images de cinéma ne servent qu'au divertissement. Pour le malade, la salle à parler est le « front d'un champ de bataille » péniblement conquise, un point de repère au dehors des événements, un « point d'appui sûr devant les problèmes de la vie », qui repré-

sente directement l'opposition « au manque certain de sérieux et de responsabilité à l'égard de la vie » qu'il avait avant « le passage » par la maladie²⁰.

Nous avons donc devant nous une personne modifiée sur le plan éthique ou, si l'on veut, sur le plan de l'intuition du monde et nous voyons la salle à parler comme moyen d'expression de cette conception personnelle du monde. C'est ainsi que cette expression s'effectue toujours de façon « fortement symbolique », toujours au moyen de « comparaisons symboliques » ou bien « au moyen d'analogies, aussi matérielles que possible, qui donnent aux sensations la résonance indispensable ». Il nous manque encore, ici, une caractéristique personnelle, suffisante en général — et pour la personne schizophrénique en particulier — pour nous permettre d'appréhender mieux toutes ces choses phénoménologiquement. Dans sa *Psychologie der Gesinnungen* (*Psychologie des tendances*) (*Annales Husserl*, 1 et 3) Pfänder a donné effectivement une telle caractéristique de la personne et nous l'indiquons au lecteur. Nous avons besoin de certains concepts phénoménologiques fondamentaux afin de pouvoir appréhender l'essence de la personne et la fixer phénoménologiquement. Ce qu'il nous était possible de montrer ici n'était que ceci : à savoir, que chaque observation phénoménologique d'un événement psychopathologique, au lieu de partir sur les espèces et les genres de fonctions psychopathologiques, se dirige droit vers l'essence de la personne malade en nous la faisant intuitionner. Bien sûr, nous pouvons aussi nous représenter avec évidence des phénomènes particuliers, comme l'expérience vécue de la salle à parler par exemple, d'abord concrètement par les sens, ensuite de façon plus ou moins catégoriale et abstraite, mais il faudra toujours que la personne faisant cette expérience vécue soit aussi intuitivement présente à l'intérieur du phénomène concret aussi bien qu'à l'intérieur du contenu abstrait essentiel de celui-ci et il faudra considérer « entre » le phénomène et la personne des rapports essentiels qui sont à fixer avec grande précision. Ici, nous nous trouvons tout au début dans le domaine de la psychopathologie²¹.

20. La poussée aiguë de ce malade était « un combat d'esprits » qui s'est terminé par une « victoire en faveur du spirituel en luttant contre les instincts ».

21. Nous pouvons voir un tel début, très significatif, par exemple dans la discrimination que fait Jaspers entre « processus » et « développement d'une personnalité » que nous trouvons déjà dans son travail sur le délire de jalousie (1910), premier travail de psychopathologie à utiliser méthodiquement les points de vue phénoménologiques. Bien que Kraepelin, Bleuler, Willmanns et d'autres aient déjà fait plus tôt cette discrimi-

C'est aussi la raison pour laquelle nous n'avons de la schizophrénie et de sa caractéristique essentielle : l'autisme, qu'une si faible connaissance *immédiate*. Notre exemple ne nous conduit-il pas, progressivement, jusqu'au monde pour lequel nous utilisons le terme d'autisme ? Et ne sommes-nous pas encore hors d'état de voir ce monde, de le percevoir immédiatement ? Afin de faire comprendre au lecteur ce que nous voulons dire, nous allons, pour finir, nous servir d'un exemple d'autisme en opposant encore une fois la science naturelle et la recherche dirigée vers la phénoménologie.

Ce qu'est l'autisme, nous l'ignorons. Nous disposons d'un mot et d'une explication mais nous ne connaissons pas l'essence psychologique-phénoménologique de l'autisme. Lorsque dans son *Traité Bleuler* déclare : « Ce détachement de la réalité en même temps que la prévalence relative et absolue de la vie intérieure,

nation, il apparaît ici quelque chose d'essentiellement nouveau, à savoir qu'au lieu de propriétés de différenciations cliniques extérieures, on voit apparaître une différenciation « psychologique immanente ». C'était jusqu'alors des signes cliniques comme la dissociation, la stéréotypie, la démence, etc., qui montraient que se déroulait dans l'âme du malade un « processus » nouveau « étranger à la personne », contrairement au développement morbide découlant de la manière d'être de la personne elle-même. C'est ainsi qu'à présent, se détermine l'intuition immédiate, « l'appréhension intuitive de l'unité de la personne » (Jaspers) même si quelques signes hétérogènes se qualifient ou non sur la personne : « Là où nous ne réussissons pas à appréhender l'unicité du développement d'une personnalité, nous établirons quelque chose de nouveau, quelque chose d'hétérogène à sa structure originale, quelque chose qui est en dehors de son développement, qui n'est pas développement mais processus. » Cette pensée, depuis lors, a bien montré sa fertilité et même dans le travail récent le plus important, ressortissant à la phénoménologie dont dispose la littérature psychiatrique, elle s'est méthodiquement développée (Kronfeld : *Über schizophrene Veränderungen des Bewusstseins der Aktivität* (Sur les modifications schizophréniques de la conscience de l'activité), in *Zeitschr. f. d. ges. Neur. u. Psychiatrie*, n° 74, 1922.) En établissant la discrimination précise, purement descriptive, entre les propres expériences vécues de dépersonnalisation et « les expériences vécues schizophréniques primaires de la conscience d'activité défaillante », Kronfeld a réussi à mettre en évidence un symptôme psychologique primaire « descriptif essentiel » qui, de même que le symptôme clinique extérieur est là, « comme un corps étranger, une flamme destructrice à l'intérieur du continuum psychique » (p. 30) : la défaillance de la conscience d'activité, qui peut se traduire par des petits faits très précis sur le plan de la psychomotricité (par exemple, quand le malade vous explique que ce n'est pas lui qui a crié mais que c'est le nerf de la voix qui hurle en lui) représente une particularité de processus étrangère à la personne du malade, extérieure au développement de la personnalité et « séparée d'elle comme par un abîme » ; cette particularité du processus est d'ordre phénoménologique-psychopathologique et permet ainsi d'acquérir des points de vue essentiels sur le rapport entre l'expérience vécue morbide particulière et la destruction morbide de la personne.

c'est ce que nous appelons autisme », il ne fait que formuler sous quelles conditions nous en parlons. Même lorsque nous énumérons toute la somme des propriétés de l'autisme, nous ne le voyons pas devant nous. Nous dénombrons : le malade autistique laisse venir à lui l'entourage, il ne veut pas être touché par l'extérieur, il demeure indifférent à ce qui devrait être son plus grand et plus proche intérêt, il est plus ou moins incapable de composer avec la réalité, il réagit de façon inadéquate aux sollicitations venues de l'extérieur, il ne présente aucune résistance à n'importe quelle idée ou impulsion, la vie intérieure devient prépondérante, les désirs et les craintes apparaissent comme réellement comblés, la pensée est dirigée par les besoins affectifs, se disperse en symboles, en concepts défectueux et en analogies, etc. A côté de cela, le sens nécessaire à l'appréhension de la réalité en soi et pour soi n'est pas perdu. Nous parlerons plus loin d'un autisme du sujet normal, de l'hystérique, du dormeur, etc., nous rechercherons surtout sous quelles conditions la pensée autistique prend le pas sur la pensée logique-réaliste : chez l'enfant, chez ceux qui s'occupent des objets, ceux qui ne sont pas accessibles à la logique (« dernières choses »), dans le traumatisme affectif violent, dans la névrose et, enfin, là où le rapport des associations est relâché, dans la schizophrénie. Enfin, nous examinerons aussi les possibilités d'origine phylogénétique de la « fonction autistique ²² ».

La psychiatrie sera toujours reconnaissante à Bleuler pour l'immense matériel qu'il lui a rendu accessible, mais il lui a aussi imposé la tâche la plus ardue : construire un édifice à partir de tous ces matériaux. Si nous admettons que l'édifice a déjà atteint un certain niveau, nous pouvons encore utiliser l'image d'une maison à colombages. Les poutres sont déjà posées mais les cloisons restent à mettre et le vent souffle à travers le squelette de la maison, il faut encore que les murs remplissent les interstices de la charpente et rendent la maison habitable. Ou encore, sans employer cette fois de comparaison, disons qu'il va de soi que Bleuler a vu et « senti » quelque part les choses qu'il décrit. C'est bien sur sa profonde et large « intuition » de la vie psychique du schizophrène que réside le succès de son livre sur la schizophrénie, et non pas sur sa théorie. Mais, combien souvent, nous devons avec lui faire l'aveu critique du chercheur qui ne veut pas donner plus qu'il n'a, l'aveu que « toutes ces choses sont plus faciles à sentir qu'à décrire » ou

22. A côté, nous trouvons aussi la théorie de l'introversion au sens de Jung, le narcissisme au sens de Freud et les vastes rapports inhérents à ces théories. Aussi variables soient-elles, il leur manque également, comme à toutes les autres, la *connaissance immédiate* de l'autisme.

encore cet autre aveu : « Pour les malades le monde autistique est une réalité dont le rapport avec la réalité ne peut en général être décrit ». (*Jahrbuch Bleuler-Freud*, vol. IV, p. 13). Ainsi, ce qui est ici seulement senti, et ne peut être généralement décrit, peut, on le voit déjà, être éclairci par la méthode phénoménologique, mené jusqu'à une connaissance intuitive et appréhendé dans les concepts. Nous reviendrons encore sur cette citation.

Nous allons brièvement esquisser le programme à suivre afin de pouvoir dire que nous savons ce qu'est l'autisme ; comme nous pouvons d'ores et déjà formuler que nous savons ce qu'est la perception, le jugement, la tendance, la sympathie, etc.

1^o) Nous avons d'abord besoin d'une phénoménologie de l'expérience vécue du monde extérieur réel, c'est-à-dire la manière dont s'élabore le phénomène « monde extérieur réel » chez le sujet autistique, mais nous ne possédons encore que les prémisses de ce qui se passe chez l'être normal (H. Conrad-Martius, *Zur Ontologie und Erscheinungslehre der realen Aussenwelt* « Vers une ontologie et une théorie des phénomènes du monde extérieur réel », *Jahrburch Husserl*, vol. 3).

2^o) Nous requérons des recherches plus précises sur les rapports entre les données perceptives et les données imaginaires, hallucinatoires et délirantes chez les autistiques. Pour cela, il nous faut une phénoménologie des hallucinations, des pseudo-hallucinations et du délire schizophrénique dans sa gigantesque étendue. Nous allons donner en exemple l'expérience vécue hallucinatoire et délirante d'un de nos malades : il est couché et voit pénétrer dans sa chambre un morceau de la voie de chemin de fer qui se trouve sous sa fenêtre et ce morceau entre dans sa tête. Se manifestent alors des battements de cœur, de l'angoisse, la lumière de la vie s'éteint, il souffre d'atroces céphalées frontales provenant du morceau de rail fiché dans son cerveau. Il explique lui-même que c'est stupide, idiot, qu'on sait bien que la voie de chemin de fer est sous ses fenêtres et y restera et, malgré tout, qu'on la voit s'élever en l'air. Vu de « l'extérieur », on dirait que le malade n'a pas perdu complètement le sens de la réalité malgré les hallucinations concomitantes visuelles, cénesthésiques et douloureuses. La réalité autistique et la réalité « normale » coexistent ici, mais le rapport entre elles deux « ne peut être décrit en général ». Et, cependant, il nous semble qu'il n'y a pas de plus pressant problème que celui-ci pour la recherche sur la schizophrénie : la description en général de ce rapport. Celle-ci ne se laisse approcher que sur l'appui de données psychiques très précises, disons des actes dans lesquels se constitue, en substance, l'expérience hallucinatoire. Nous pouvons déjà montrer de tels actes, à titre d'exemple,

sur les cas convenant particulièrement à ce problème. Ainsi, quand il est en proie à des pensées abstraites, c'est-à-dire « celles qui se suffisent à elles-mêmes sans avoir besoin de coller à la réalité » (comme par exemple la pensée abstraite de flamme, de feu, que nous retrouvons dans les expressions verbales de discours enflammés, ou feu de la conversation) « notre malade ne souffre plus de la tête et se sent libéré : car là « où il n'y a plus de support matériel pour l'objet réel » il n'est « plus du tout lié au matériel ». La pensée serait alors aussi « un accord, un équilibre, par exemple, entre la personne et la voie du chemin de fer et par là peuvent survenir entre les deux des collisions s'extériorisant par la douleur ». « Ce n'est pas le rail qui monte puisqu'il est en bas, et cependant on a la sensation qu'il monte. Il s'agit bien d'une fixation de relation dépendant de forces envahissantes, une surtension de pensées. Ce sont des pensées qui arrivent ensemble dans une espèce de surtension et qui se font reconnaître par un signe : la douleur ! » Ce n'est pas de la phénoménologie que nous avons devant nous bien que le malade, qui n'étudie pas la psychologie mais qui est professeur de sciences au lycée, sache parfaitement bien s'observer et s'exprimer ; de toutes ces observations et d'une masse d'autres observations analogues, nous devons extirper phénoménologiquement les actes de toute « fixation de relation » et les décrire purement dans leur essence. Il est évident que dans ces actes nous est donné un monde unitaire objectif qui ne correspond ni à ce que nous expérimentons comme le phénomène du monde réel, ni à ce que nous décrivons comme l'aliénation de la réalité, purement négative et extérieure du reste. Nous n'avons pas ici affaire à deux réalités, une autistique et l'autre « réelle », mais à une seule constituée par les actes de la fixation de relation.

3°) C'est alors qu'on prend une autre attitude vis-à-vis du monde extérieur que celle d'appréhender, représenter et reconnaître, c'est-à-dire que l'on prend une attitude de jugement et de valorisation, d'amour, de haine, de désir et de fuite, d'élaboration active ou d'abandon passif. Dans le large groupe de ces « modes de conscience » ou d'actes, nous devons discriminer les actes et actions purement affectifs ou émotionnels de ceux qui sont catégorialement dirigés sur l'essence et les valeurs. Ainsi, par exemple, c'est un progrès quand Schwenniger (*Zeitschr. f. d. ges. Neur. u. Psych.*, vol. orig. 77) décrit ce qui s'impose à nous de l'extérieur comme un éloignement de la réalité et comme un isolement autistique, suivant en cela les fondements de la doctrine de Pfänder sur les unifications et les disjonctions. Ici nous avons devant nous quelque chose de « substantiellement psychique », les sphères psychiques propres sur lesquelles on

peut décrire la séparation de la réalité en tant que « trouble de l'unification » de l'être en familiarité avec l'entourage, de la « pénétration réciproque du sujet et de l'objet ». Cela ne doit pas être des mots neufs pour de vieilles choses mais on devrait savoir ce qui est vraiment entendu par ces choses. Dans ce but, on devrait d'abord indiquer *en quoi* les actes d'unification et de disjonction de l'autistique diffèrent de ceux du sain d'esprit, c'est-à-dire indiquer leur particularité spécifique. Oettli, dans un article remarquable : *Das Gemeinschaftserlebnis der Schizophrenen* (L'expérience vécue communautaire des schizophrènes) (*ibidem*) a attiré l'attention sur les troubles de ces unifications en relation avec autrui²³. Il a, à juste titre, mis l'accent sur ce qui est, modifié en premier lieu, à savoir : les *valeurs* communes, les *normes* communes et il a montré, en se fondant sur l'insignifiance de celles-ci, que les aspirations sociales et l'inhibition sociale disparaissent et qu'en souffrent les mouvements expressifs, le langage et l'écriture. Schwenninger, lui aussi, met l'accent sur la perte ou la modification du *sens des valeurs* ainsi que sur les modifications concernant la conduite par les classifications des *valeurs* et des devoirs.

4°) Ainsi en arrivons-nous aux modifications qualitatives et quantitatives des actes de la conception catégoriale, de l'intuition au sens large, donc, de l'aperception primaire ou immédiate ou de la prise de connaissance des essences et valeurs²⁴ esthétiques, logiques, éthiques, métaphysiques et religieuses. Qu'ici nous n'ayons pas à beaucoup compter sur la perte ou la diminution mais sur une différence qualitative, un « devenir autre », c'est ce qu'a montré Gruhle (*Zeitschr. f. d. ges. Neur. u. Psych.*, 77) (1922), en relation avec les expériences vécues de motivation et Jaspers l'a indiqué de façon magistrale et pénétrante à propos d'Hölderlin et de Van Gogh²⁵. En utilisant cette approche différente du monde des valeurs, l'autisme est cerné de plus près que par l'envahissement par les hallucinations et les idées délirantes et la prévalence de la vie intérieure. Phénoménologiquement, l'attitude modifiée par rapport au monde extérieur se laisse plus

23. Bleuler avait, depuis longtemps, vu le processus quand il remarque, chez les schizophrènes, combien les sentiments qui règlent le commerce avec autrui s'étoient prématurément. (*Gruppe der Schizophrenen*, p. 39.)

24. Les actes d'intuition catégoriale de Husserl jouent un *double rôle* en psychopathologie : l'un, du côté du chercheur : en appréhendant les concepts psychopathologiques d'essences purifiés ; l'autre, du côté de l'objet étudié : en étudiant les actes conceptuels catégoriaux modifiés par la maladie.

25. *Strindberg et Van Gogh. Swedenborg-Hölderlin*, Ed. de Minuit, 1970. (N. d. T.)

facilement appréhender sur le fond du comportement modifié que montre l'individu vis-à-vis des valeurs. C'est ici que se tient l'essence, le noyau de l'autisme schizophrénique. Il règne une autre *tension* entre le moi et les sphères des valeurs, comme nous l'avons aussi montré dans notre exemple et c'est phénoménologiquement qu'il faut la saisir. Jaspers, ici, a fait le premier pas décisif lorsqu'il a d'abord élaboré une psychologie de la conception de l'univers (des « sains d'esprit ») et encore lorsqu'il a lui-même éclairé plus profondément l'autisme schizophrénique. Son œuvre sur Strindberg et Van Gogh n'est pas seulement la meilleure pathographie que nous possédions mais c'est encore une étape dans la phénoménologie psychopathologique de la schizophrénie. N'oublions pas non plus que, déjà dans sa *Psychopathologie* (1911), Jaspers parle d'une « intuition d'un tout qui s'appelle schizophrénie », et d'une « atmosphère schizophrénique » où peuvent tremper les complexes symptomatologiques isolés. Avec la prudence scientifique qui lui est propre, voire son scepticisme, il explique cependant partout que ce tout ne peut être saisi, mais que nous en dénombrons une infinité et que le phénomène dans sa totalité doit encore et toujours être saisi dans l'expérience propre au contact du malade. Donc, cette intuition de l'autisme dans sa totalité, où nous nous laissons introduire, bien que nous saisissons ainsi aussi le tout que nous nommons schizophrène, cette intuition il faut la tenir par la phénoménologie pour la fixer et la travailler scientifiquement. Quand Birnbaum explique qu'ici est donnée une méthode qui existe en dehors de la possibilité de saisie permettant au psychiatre de disposer d'une science en raison de son assujettissement à la science naturaliste et expérimentale, une méthode qui ne donne pas d'autre sécurité subjectivement ressentie, nous expliquons par contre que cette méthode peut être élaborée par des travaux scientifiques, en commun et que, surtout en psychopathologie, elle peut acquérir un intérêt général ; en d'autres termes, que son caractère scientifique exact peut être ici démontré et a déjà été démontré dans la littérature. Birnbaum a confondu la méthode de Jaspers avec une méthode qui ne serait que subjective, confusion due à l'expression prudente et provisoire de Jaspers. D'autre part, Jaspers n'utilise pas le langage conceptuel sécurisé par la phénoménologie, de même qu'il n'appartient pas à la tendance phénoménologique au sens d'école²⁶. Malgré

26. Il limite, comme on le sait, le champ de la phénoménologie à ce qui est statiquement compréhensible mais, d'un autre côté, dans le domaine de la psychologie de l'entendement, il attribue de la valeur à une connaissance *a priori*, « idéale-typique » non fondée sur l'expérience, sans toutefois parler d'une connaissance de l'essence.

tout, c'est Birnbaum qui, plus clairement qu'aucun autre, a vu et formulé — fait fondamental — qu'il s'agissait ici d'une autre méthode naturaliste. C'est de là que nous sommes nous-mêmes partis.

Revenons-en donc à la phénoménologie de l'autisme. L'autisme n'est pas encore phénoménologiquement saisi lorsque nous nous référons au comportement qui s'empare de la personne du schizophrène vis-à-vis du monde des valeurs. Il faut considérer la personne autistique d'un regard spirituel²⁷ et cela ne peut réussir que par le biais d'un *retour de tous* les phénomènes mentionnés au phénomène de base : « la personne autistique. » Ici, la phénoménologie rencontre d'autres courants modernes en psychologie générale, en particulier l'*intuition* de Bergson et la *psychologie reconstructive* de Natorp, car, ne l'oublions pas : la phénoménologie ne signifie qu'une des secousses que la psychologie et la psychopathologie subissent sur le chemin qui mène d'une science objectivante à une science subjectivante (voir notre *Einführung in die Probleme der allgemeinen Psychologie*, Springer, 1922). Enfin, nous avons à répondre à la question : comment la psychiatrie en totalité se présente devant la tendance de recherche phénoménologique. En tant que branche de la médecine et de la biologie appliquée, la psychiatrie est et demeure une science naturelle. La phénoménologie psychopathologique s'oppose d'abord à elle de façon fondamentale et il suffit de jeter un coup d'œil sur la littérature pour voir qu'ici aussi des ponts doivent être jetés. Nous préconisons de lire les essais de Jaspers (*Psychopathologie*) et de Kronfeld : *Wesen der psychiatrischen Erkenntnis* (Essence de la connaissance psychiatrique) et le rapport cité ci-dessus. Nous-mêmes nous ne pouvons nous associer à aucun de ces essais et, avec Lewin, Kurt Schneider et d'autres, nous prônons une liberté et une indépendance aussi grandes que possible à l'égard de la phénoménologie psychopathologique. Celle-ci, en premier lieu, doit s'orienter à la suite de la phénoménologie dans le sens d'une doctrine *purement descriptive* des essences inhérentes aux élaborations de conscience immanentes, si la psychopathologie veut en tirer profit.

RESUME

1. *Science naturelle et phénoménologie*

1°) La connaissance *naturaliste* commence avec la perception sensorielle (externe et interne) d'objets et de processus réels

27. En allemand, *geistiges Auge* : regard non sensoriel. (N. d. T.)

(physiques et psychiques) et continue en décomposant les concepts en particularités, éléments et fonctions pour arriver, enfin, à la théorie naturaliste (et aboutir à la loi de la nature).

2°) La connaissance *phénoménologique* commence avec la perception « immatérielle » ou catégoriale d' « essence » ou εἶδος, irréelles (bien que n'étant pas « idéales » au sens de la théorie de la connaissance ou de la métaphysique). Les synonymes de la perception ou de l'intuition catégoriales sont : l'*intuition* phénoménologique, l'idéisation qui abstrait, la vue intuitive de l'essence. Les « essences » sont les objets directement « données » des actes de l'intuition catégoriale, comme les objets directement donnés de l'intuition sensible les sont pour les choses réelles. On peut parler d' « essences » esthétiques, intellectuelles ou d'autres encore. On peut voir des essences dans les faits de la nature, dans les formes de l'art, dans les « chimères » de la libre imagination, etc. On a cherché autrefois à ramener à la fonction d'association et de synesthésie ou à des « sentiments » ce que la phénoménologie appelle maintenant vue intuitive de l'essence.

3°) De même que la *connaissance de la nature* s'édifie sur la *perception sensible* des faits de la nature, la *connaissance conceptuelle eidétique*, ou des essences, s'édifie sur la *perception catégoriale* des essences ou εἶδος. Celle-ci, cependant, se limite, en tant que *connaissance purement descriptive*, à l'élaboration de concepts d'essences et d'énoncés d'essences et à la connaissance de rapports d'essences. Elle prend très strictement garde à ne pas s'amalgamer à quelque théorie que ce soit et surtout pas à la théorie de la connaissance.

4°) Les essences saisies au moyen de l'intuition catégoriale sont les élaborations de la conscience *pure*, libérées de tout accessoire théorique.

2. La méthode phénoménologique

1°) Par l'analyse d'un exemple psychologique de l'acte de la perception externe, apparaît la particularité de la méthode phénoménologique de la façon suivante : le savant naturaliste décompose la perception externe en mécanismes de sensations, d'association et de mémoire qui lui sont subséquents et les met en rapport avec les théories psychologiques, neurophysiologiques et autres ; le phénoménologue décompose la perception en *signes de relation* entre *sujet percevant* et *objet perçu*, signes qui sont montrables à partir de la perception elle-même et que l'on peut découvrir en s'y plongeant. Nous ne percevons pas des sensa-

tions mais des objets. Les objets perçus ne sont point, cependant, contenus dans la perception, mais au contraire *nous, percevant, sommes dirigés vers les objets*, nous nous relierons à eux « par le mode de la perception ». Ce « être-relié-àquelque chose²⁸ de la conscience », depuis Brentano, on l'appelle le caractère intentionnel de la conscience ou, simplement, conscience intentionnelle ou conscience actuelle (d'acte) ; on appelle actes ou actes intentionnels, les modes particuliers de cette conscience intentionnelle ou actuelle, actes par lesquels demeure exclue chaque pensée d'activité, de participation active de la conscience (en opposition avec ce qui se passe dans le comportement passif). L'acte décrit seulement la manière et le mode de l'*orientation* de la conscience vers quelque chose.

2°) Cette orientation spéciale et percevante ou modalité de la conscience, c'est-à-dire l'acte de la perception, peut être encore précisé par la comparaison avec des actes de la représentation, du savoir *vide* d'intuition, etc. Cependant, le phénoménologue s'en tient toujours au principe fondamental de la méthode phénoménologique, à la limitation de l'analyse conceptuelle sur ce qui est réellement à trouver dans la conscience, à ce qui est immanent à la conscience.

3°) On peut acquérir des idées essentielles générales sur la conscience par la discrimination entre contenu (de perception) et objet (de perception) de la conscience.

4°) Le *passage* de la vue intuitive des faits psychologique-phénoménologique à la vue intuitive purement phénoménologique des essences, s'accomplit pas à pas ou degré à degré, horizontalement ou verticalement. (*Schritt-oder Stufenweise*.) Ce passage montre deux niveaux principaux : a) le passage d'une existence *réelle* à un être purement essentiel qui peut être atteint en mettant entre parenthèses la réalité naturelle et toute position existentielle ; b) le passage du fait particulier individuel à l'essence générale. Les deux passages s'accomplissent par l'« idéation », par l'idéisation qui abstrait.

Ainsi, par exemple, dans le domaine de la géométrie pure (discipline eidétique particulière) l'essence générale du triangle peut être vue par un *seul et unique* triangle, indépendamment d'une expérience naturelle renouvelée, en opposition avec les concepts de la science naturelle que l'on acquiert par l'*expérience renouvelée*, c'est-à-dire par les voies inductives.

5°) Bien que le rapport entre la phénoménologie pure (psychologie eidétique spéciale) et la phénoménologie psychologique

28. Traduction littérale : *Sichbeziehen des Bewusstseins auf etwas.*
(N. d. T.)

soit comparable à celui qui existe entre mathématiques pures et mathématiques de la science naturelle, comme Husserl le veut, la question reste ouverte. En tout cas, avec Natorp, on peut émettre un doute à l'égard du caractère absolu de l'*intuition* dans la connaissance phénoménologique. Ce qui est essentiel pour nous, c'est uniquement la reconnaissance des actes de l'intuition catégoriale et de sa région d'objets.

3. Phénoménologie et psychopathologie

1°) Puisque la psychopathologie est toujours une science de l'expérience ou des faits, elle ne veut ni ne peut s'élever jusqu'à l'intuition d'une essence *pure* dans son absolue universalité. Cependant, elle attend de l'éclairement purement phénoménologique de ses concepts fondamentaux un encouragement et un éclaircissement à l'égard de sa propre recherche.

2°) La phénoménologie psychopathologique n'est pas une psychopathologie descriptive ou « subjective » ; cependant, les deux s'engrènent en permanence dans la même recherche pratique.

3°) En analysant un exemple psychopathologique : une expérience vécue hallucinatoire, la différence entre les deux branches de la recherche apparaît de la façon suivante : le *psychopathologue* qui procède par description à partir d'un mot ou d'une signification de mot, élabore immédiatement des concepts de mots dont il tire des jugements qui lui serviront à édifier de nouvelles conclusions et à établir des théories à l'aide desquelles le « symptôme » pourra être expliqué. La méthode psychanalytique procède également de façon purement formelle. Le phénoménologue, analysant l'expérience vécue psychopathologique, considère celle-ci tout d'abord, non pas comme l'espèce (*species*) conceptuellement fixée d'un genre psychopathologique pour revenir y travailler par la réflexion ; mais au contraire il cherche à se familiariser avec les significations que l'expression verbale du malade éveille en lui, à se voir lui-même dans le phénomène psychique anormal indiqué par le langage. Au lieu de réfléchir à sa relation avec d'autres phénomènes psychiques anormaux et à ses conditions d'apparition, il ne recherche que les signes distinctifs immanents à cette expérience vécue psychopathologique et que l'on peut découvrir en elle. Ainsi le fond « personnel apparaît visiblement au premier plan dans chaque expérience vécue qui s'y déroule ; ou, en d'autres termes : dans chaque expérience vécue particulière la personne qui expérimente

révèle quelque chose d'elle-même ; à travers chaque expérience vécue, nous voyons à travers la *personne* qui expérimente. Et pourtant, ici, nous ne sommes qu'au tout début, parce qu'il nous manque encore une caractéristique personnelle psychopathologico-phénoménologique de la pensée.

4°) C'est de là que vient notre infime connaissance *directe* de l'autisme et de la schizophrénie.

5°) C'est aussi par l'exemple de l'*autisme* que se fait jour la différence entre les branches de la recherche que nous venons de nommer.

Une connaissance précise de l'autisme suppose : *a)* une phénoménologie de l'expérience vécue du monde extérieur réel chez les schizophrènes ; *b)* une phénoménologie des expériences vécues hallucinatoires et délirante des schizophrènes, ce qui peut être éucidé dans l'exemple de « fixation de relation entre pensées et matière » : il faudrait montrer les signes distinctifs de la fixation de relation immanents à l'expérience hallucinatoire délirante ; *c)* et *d)* une phénoménologie des expériences vécues des malades, expériences vécues émotionnelles, *catégoriales* et dirigées sur le monde des *valeurs* dont nous ne possédons que les prémisses, en particulier grâce à Jaspers.

6°) La phénoménologie n'est pas une méthode purement subjective « ne donnant qu'une sécurité subjectivement ressentie » (Birnbaum) : quoi qu'il en soit, c'est dans le domaine de la psychopathologie qu'elle a d'abord à fournir la preuve d'une valeur scientifique générale, preuve que depuis longtemps elle a apporté par le travail collectif en plusieurs autres domaines.

7°) La phénoménologie de Husserl signifie seulement *un* des bouleversements que suscite la psychologie sur son chemin qui va d'une science objectivante à une science subjectivante. Avant elle déjà, l'intuitionisme de Bergson et la psychologie reconstructive de Natorp s'étaient mis à l'œuvre dans le même sens.

8°) La phénoménologie, avant tout, s'oppose radicalement à la psychiatrie en tant que branche de la médecine et, par là, de la biologie appliquée qui lui est parente en tant que science naturelle. Des ponts, cependant, ont été jetés (Jaspers, Kronfeld). Une disjonction et une opposition aussi claires que possible apparaissent provisoirement et, ainsi, la phénoménologie y gagne une liberté et une indépendance aussi grandes que possible et des plus avantageuses, tant à l'égard de la médecine que de la biologie appliquée.